

tion, elles sortaient des limites fixées par le M.N.R. et suivaient l'orientation préconisée par le P.O.R. Mais le fait qu'on n'ait pas tenu compte de la perspective de toute une période historique a déterminé l'identification des aspects préliminaires de la lutte avec une montée révolutionnaire et, par conséquent, la réalisation de tâches qui ne correspondaient pas à la situation, permettant ainsi à la réaction de prendre le dessus et de faire avorter des possibilités révolutionnaires qui, autrement, à travers un processus complet de maturité auraient pu se traduire dans une montée réelle des masses.

La tenue du Congrès des ouvriers du textile, qui ont constitué leur centrale syndicale, la tenue du Congrès des journalistes, la reprise de la lutte de la part des instituteurs, etc., sont autant d'indices démonstratifs qu'une réorganisation de forces s'opère pour passer à un stade supérieur. Or pour éviter que le mouvement se trouve refoulé sur des positions qu'il occupe aujourd'hui, il faut veiller que des batailles prématurées ne soient pas engagées en enlevant ainsi à la « rosca » toute possibilité d'étouffer dans l'œuf la mobilisation ouvrière qui approche.

Le prolétariat de Bolivie est une petite minorité par rapport à l'ensemble de la population dont il représente moins de 10 %. Sa grande mission politique, le rôle qu'il aura à jouer comme dirigeant de la révolution découlent non de ses effectifs mais de la place qu'il occupe dans l'économie du pays, de l'état arriéré de celui-ci et du fait que la féodo-bourgeoisie a périclité en tant que classe. On peut dire que le poids politique du prolétariat bolivien est en raison inverse de son nombre et en raison directe et géométrique de l'impuissance politique de la bourgeoisie et de l'insignifiance du capital national. C'est le capital financier étranger qui occupe une place de premier rang dans le pays et exerce un contrôle indiscutable sur la vie nationale. Mais, en même temps, l'impérialisme a mis à jour et développé un prolétariat qui aura la tâche gigantesque de mettre fin à l'oppression que subit le pays, qui détruira la grande propriété foncière et conduira la société bolivienne au socialisme.

Les masses boliviennes, le prolétariat y compris, ont un bas niveau culturel, l'analphabétisme en Bolivie atteint 80 %. Mais, à la différence des autres classes sociales, le prolétariat bolivien,

par ses conditions de vie et de travail, saisit facilement les conclusions révolutionnaires du marxisme qu'il tâche de réaliser dans la lutte. On l'a vu avec les thèses de Pulacayo : les ouvriers n'ont certainement pas tous lu ces thèses, mais aux assemblées syndicales, aux meetings, pendant les grèves, ils ont entendu les agitateurs parler des mots d'ordre adoptés à Pulacayo, et quand les événements posent des questions que les directions officielles sont incapables de résoudre rapidement, alors ce sont les analphabètes eux-mêmes qui font de ces questions le centre de leur combat.

Le droit électoral du prolétariat bolivien est réduit à la plus minime expression, la loi ne reconnaissant ce droit ni aux analphabètes ni à ceux qui n'ont pas fait le service militaire. Dans le domaine électoral, le prolétariat est encore handicapé par une loi qui ne tient pas compte en matière de représentation de la densité de la population. Même avec toutes ces restrictions, les ouvriers répondent plus facilement aux appels électoraux des partis révolutionnaires qu'ils ne le font à l'égard de n'importe quel appel à une action directe.

En 1947, le P.O.R. constitua avec la Fédération des Mineurs un bloc de classe : le Bloc Mineur Parlementaire, sur la base du programme adopté à Pulacayo, qui mena sa campagne avec comme orientation l'utilisation du parlement bourgeois pour en faire une tribune révolutionnaire, d'autant plus que la période de reflux du mouvement ouvrier avait déjà commencé. La réussite la plus importante de ce Bloc Mineur Parlementaire consista, dans l'étape précédant les massacres de Catavi (1949), à empêcher les dirigeants syndicaux de livrer le mouvement ouvrier au gouvernement et à l'impérialisme. Grâce à la propagande du P.O.R., les ouvriers abandonnèrent tout espoir de voir réaliser leurs aspirations par le canal parlementaire et gouvernemental ; des couches considérables ouvrières ont été éduquées dans le sens que l'émancipation des travailleurs n'est possible qu'à condition de constituer leurs propres organismes de lutte. Cet anti-parlementarisme des masses joint à leur expérience et leur conviction que seul l'armement des travailleurs évitera de nouveaux massacres et assurera la victoire finale, servira à faciliter considérablement le travail futur du P.O.R.

Fevrier 1952.